

Léo Ferré : un torrent de tendresse



Léo la tornade noire: l'amour au bout du poing...

(Photo: Marcel Maystre)

Blouson de cuir marron foncé sur un tricot rouge, pantalon de velours, la crinière blanche comme un cheval fougueux de Camargue, Léo Ferré me reçoit avant son spectacle, au Continental. Avec simplicité.

On s'installe près de la réception. Pas au salon. On n'est pas là pour une causerie. Je l'imaginai hostile, sauvage : c'est un torrent de tendresse.

Il se souvient de ses débuts :

« Je crois que c'était fin 46. J'avais déjà écrit pas mal de textes. Je les donnais aux autres. J'aimais beaucoup les interprétations de Catherine Sauvage ; et puis j'ai essayé ma voix en public. C'était dans un petit cabaret « Le Bœuf sur le toit ». Il y avait trente personnes dans la salle. C'était vraiment la foule des grands jours. Et ça a marché. »

Trente-six ans plus tard il regarde derrière lui :

« Si c'était à refaire je ne le referais pas. Ou alors bon ! j'accepterais pour les autres. Je pourrais ainsi éviter les catastrophes aux gens. Avec tout ce que j'ai appris depuis le temps. La politique, la connerie, etc... »

— Ça c'est ton côté « anar »...

— Je devais être « anar » déjà dans le ventre de ma mère. Mais attention ! l'anarchie pour moi c'est la solitude, pas le type avec la bombe. C'est la négation de toute autorité. (Il plisse ses yeux et d'une voix grave...) Et c'est aussi beau que l'amour..

— En fait, tu préfères être un poseur de mots qu'un poseur de bombes ?

— Tu sais, la poésie c'est plus fort que tout. Et l'anarchisme est une forme d'humanisme. Moi je suis tout simple avec un cœur gros comme cette table que tu as devant toi. Et je donne. Mais les gens ne savent pas que l'amour est un don. Lorsqu'ils l'apprendront, ils n'investiront plus des milliards de dollars sur la bombe. Je pense qu'un jour ça va s'arrêter.

— Et comment d'après toi ?

(A ce moment-là, l'entretien va prendre une tournure satirique entre le rêve et la réalité. Le poète va côtoyer l'étrange...)

— Comme on regarde les fourmis évoluer, s'entre-tuer. Je suis certain qu'il y en a d'autres, des esprits supérieurs aux nôtres, qui nous observent. Je crois toujours à l'ange noir. Si un type me braque une mitraillette dans le ventre les balles ne me toucheront pas. Et s'il retire elles auront l'effet d'un boomerang. Il y a toujours quelqu'un qui peut arrêter le geste de l'autre...

— Et qui est l'ange noir ?

— C'est Satan. Et tu peux me croire, je le connais bien. André Breton m'avait dit qu'il connaissait un mec

le 10 Février 1982

la République des Pyrénées. (PAU)

Amour J

qui savait où se trouvait la couronne de Charlemagne. Nous, pauvres Latins, on n'en sait rien. J'étais allé le voir dans son grand appartement parisien. Un type de Washington, très grand. Sur les murs il y avait plein de micros et d'écrans de télévision. Il a appuyé sur un bouton. On voyait l'autoroute de l'Ouest. Il a désigné une voiture au hasard. Et vlan !! Elle a été accidentée au même moment. Il y avait plein de morts. Et ce type existe encore...

— Tu as d'autres souvenirs comme ça ?

— Entre nous, je vais te dire. Les souvenirs ça se pique, comme on fauche dans les grands magasins. Les bons, c'est toi qui les fabrique. On a les souvenirs que l'on mérite.

— Et les mauvais ?...

— J'oublie. Bien sûr, certains sont plus difficiles à avaler. Surtout quand tu te fais piéger. Et ça m'arrive souvent parce que je suis un grand naïf. Je vais te raconter quelque chose. Tu peux l'écrire : c'est officiel. Comme j'ai horreur des éditeurs, je suis imprimeur. Aussi bien sûr, par goût. J'aime la plume, l'encre et le papier. En 1979, les Editions Plasma — déjà le nom ne m'avait pas plu — avaient appris que j'avais des textes libres de toute édition. Ils m'ont proposé de faire un livre. Moi je ne leur avais rien demandé. Ils se sont occupés de moi, m'ont enduit de pommade, etc... Je suis même passé chez Pivot, à « Apostrophe », pour le bouquin « Testament phonographe ». Peu de temps après, ils sont tombés en faillite. Ils me doivent seize millions et demi, et en plus ils ne m'ont même pas adressé leurs vœux... Il ne faut jamais faire confiance à un éditeur.

— Tu as écrit combien de textes et de chansons en tout ?

— Oh ! 350 environ.

— Il te faut un décor pour écrire ?

— Pas spécialement. Mais pour la musique oui. La musique c'est ma plus grande joie quand je suis seul. La poésie, ça ne se lit pas. Il faut la musique pour la véhiculer. Il faut tricher. La mise en scène est une tricherie nécessaire. Shakespeare trichait. La musique m'absorbe beaucoup. Il m'a fallu deux années sabbatiques pour écrire la musique de « La Chanson du mal aimé » d'Appolinaire.

— Et l'Italie te donne le recul nécessaire ?

— Oui, la tranquillité. Je vis en Italie depuis treize ans. Pour moi c'est presque un retour aux sources. Mes grands-parents étaient Italiens. J'ai vécu avec mes parents à Monaco où j'ai fait mes études chez les frères et j'ai passé mon bac à Rome. Maintenant je vis avec ma femme Marie et mon fils près de Sienne sur une vallée. Un beau climat. Je me promène avec les chiens, j'écris. J'y passe du bon temps. Quand je travaille, mon chien me regarde.

Moi je fais semblant de ne pas le regarder. Alors il fait semblant de dormir. Mais si je me retourne doucement, il a déjà les yeux ouverts. C'est fou la complicité qu'on peut avoir avec un chien. C'est pas comme les femmes, ça dort toujours... Je me sens bien là-bas dans ma solitude. Je disais l'autre jour à Marie qu'on vit presque comme si l'on se trouvait au sud du Niagara. On se dit toujours : « Mais qu'est-ce qu'ils peuvent bien foutre ces gens en bas ?... »

— Il vaut mieux ça que de bouffer la vache enragée !

— Tu sais la vache enragée, ça se bouffe petit à petit.

Quand j'ai commencé à fumer mes Celtiques, j'en achetais un paquet. Ensuite, j'ai pu en acheter une cartouche. Alors j'étais riche. Mais je n'ai jamais rien demandé à personne. Et le chômage dans le métier c'est de l'absence. C'est plus dur. Aujourd'hui, je tourne bien. Je fais de mon mieux pour chanter et je chante de mieux en mieux. J'apprends tous les jours mon métier. Il n'y a pas de vedette. La seule vedette c'est le soleil...

— On ne te vois pas souvent sur les étranges lucarnes...

— Je refuse les télé. Je n'aime pas l'exhibitionnisme.

— Et le cinéma ?

— J'aime beaucoup la comédie et je reste un acteur pour moi. A mon propre service. On m'avait demandé de jouer « Le roi Lear » de Shakespeare. Comme s'il n'y avait pas d'acteurs ! Tiens ! Comme mon ami Michel Bouquet, par exemple. Quel talent ! Mais à la réflexion, j'accepterais tout de suite d'en faire du cinéma : si Fellini me le demandait. Un grand monsieur ce Fellini. Mais je ne le connais pas personnellement. J'ai bien une grande copine qui le connaît, mais elle n'aurait pas le temps de le lui dire. Elle doit s'occuper tous les jours de ses vingt-cinq chats... et en plus de son mari : c'est Léonor Fini...

— Tu as quelque chose actuellement en préparation ?

— J'ai toujours quelque chose à faire : je produis mes propres bandes d'enregistrement. Début décembre j'ai loué un studio à Milan, j'ai appelé des musiciens et du 4 au 18 j'ai enregistré des textes inédits. Il y a au moins trois disques. J'aurais pu déjà les sortir. Ce sera peut-être pour le mois prochain.

— Tu as l'intention d'écrire un autre bouquin ?

— Je prends toujours mon temps. N'oublies pas : je suis un méridional. J'ai trois ans et trois mille ans. En même temps.

— Et sur l'état civil ?

— Soixante-cinq ans. Mais je me sens plus jeune que jamais. Mon public y est pour quelque chose. Avant 68 je faisais du music-hall. Puis les jeunes sont venus m'écouter. A la fin d'un spectacle un gamin de seize ans est venu discuter avec moi de l'époque soixante-huitarde. En 68, il avait quatre ans... L'âge, c'est toujours très relatif. Mon fils me disait : « Tu te rends compte tu as 65 ans ! » Je lui ai répondu : Imagine qu'on ait cent ans de plus. J'aurais cent soixante-cinq ans et toi cent quinze ans. Qui serait le plus vieux ?... »

On se serre la main. Le spectacle va commencer dans une demi-heure. On aurait bien discuté comme ça pendant plusieurs heures. Mais quand vient le temps comme dit le poète, tout s'en va... Salut Léo !

Un entretien de Jacques CAUBET

SUR-PRIS

Une fantaisie technique due sûrement au démon de minuit — le spectacle s'est achevé fort tard — a légèrement modifié la fin de l'article sur le récital du poète. « ...ça n'a pas de prix (la poésie) devient « ça n'a pas pris de prix ». De quoi être sur-pris !